

James Sallis

Le faucheur



folio
policier

FOLIO POLICIER

James Sallis

Le faucheur

Quatre enquêtes de Lew Griffin

*Traduit de l'américain
par Jeanne Guyon et Patrick Raynal*

Gallimard

Titre original :

THE LONG-LEGGED FLY

© 1992 by James Sallis.

© Éditions Gallimard, 1998, pour la traduction française.

Poète, traducteur, essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice, ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, a inauguré une trilogie poursuivie par *Cripple Creek* et *Salt River*, et mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee. Tous ces romans ont paru aux Éditions Gallimard.

À Karyn

PREMIÈRE PARTIE

1964

Chapitre premier

« Bonjour, Harry. »

Ses yeux malades cherchent à éviter la lumière. Il porte une veste de velours côtelé sur une chemise en jean, un pantalon de toile qui fait des poches aux genoux et aux fesses, le pantalon est trop long et les manches de la chemise s'effilochent. Harry avait toujours soigné sa mise, c'est ce qu'on disait ; on parlait même de coquetterie à son propos. Mais aujourd'hui, la dope et son palpitant capricieux ont eu raison de lui.

« Carl ? »

Sa voix est un souffle rauque d'emphysémateux. Maintenant encore, une cigarette lui pend au coin des lèvres. Elle tressaute de haut en bas à chaque mot qu'il prononce.

« J'ai le fric, vieux. Même chose que d'habitude, hein ? Comme t'as dit. »

Une quinte de toux lui remonte des profondeurs.

« Te presse pas, Harry. T'énerve pas, il n'y a pas le feu. Décompresse un peu. Profite de la vie. »

Les lumières de la cour m'éclairent par-derrière et il plisse les yeux pour tenter de voir la silhouette qui

se rapproche. Non que cela change grand-chose. Il n'était pas capable de distinguer un Blanc d'un Noir.

« Et d'ailleurs, je veux d'abord te raconter une histoire. Tu aimes les histoires, Harry ? »

Derrière nous, les derricks respirent, se taisent. Respirant, se taisent.

« Magazine Street. 22 h 15, un samedi soir, il y a environ un mois. Il y avait une fille du Mississippi, Harry. Et une fiesta. Et toi. Ça commence à te rap-peler quelque chose ? »

Son regard fouille l'obscurité qui l'enveloppe.

« Ça fait longtemps que je te cherche, Harry. Ça m'a pris longtemps pour te retrouver. Un homme comme toi, avec des besoins comme les tiens, ça ne devrait pourtant pas être si difficile à retrouver. »

Il ôte la cigarette de sa bouche et la jette par terre. Elle reste là tel un œil à demi mort. Je sors du champ lumineux et, quand il m'aperçoit, pour la première fois, il a peur, vraiment peur. Les vieilles peurs ne s'oublient pas si facilement.

« Bien sûr, ce n'est qu'une histoire. Les histoires nous aident à survivre. Une histoire, ça ne peut pas faire de mal, pas vrai, Harry ? »

Je lui laisse entrevoir le couteau dans ma main, un couteau de burrelier.

« Le Grand Sambo est venu te chercher, Harry. Le grand Nègre va te découper en petits morceaux, comme ce que tu as fait à la fille. Restera rien pour les poules et les cochons. Même pas assez pour faire un gumbo. »

Il regarde de droite et de gauche. Il sait qu'il y a une issue quelque part. Mais ce qu'il sait aussi,

c'est que, comme tout le reste jusqu'ici, elle va lui échapper.

« Écoute, mec, je te connais pas mais t'as tort sur toute la ligne. Je t'explique, c'était pas ma faute. Moi, je lance les trucs... j'organise en quelque sorte... J'ai jamais rien fait d'autre. C'était ces tarés, mec. Avec leurs putains de cheveux jusque-là dans leur camping-car de Boches. C'est eux qui ont bousillé la fille. »

Ça lui sort un peu comme l'accouchement de l'univers tel qu'on se l'imagine : des soubresauts sans liens entre eux et au fond, tout se brouille en un magma informe.

Je lève le couteau et la lumière vient frapper la lame recourbée.

« Ouais, je sais, Harry. Des dingues qui nourrissent leurs démons à l'héro et à la poudre, des dingues qui carburent amphés, gnole, coke, qui ne se sentent plus parce qu'ils viennent de piquer 200 sacs dans le tiroir-caisse d'un père de famille et de sa bobonne. Mais qui leur a fourni la came, hein, Harry ? Qui la leur a donnée et qui a commencé à faire chauffer l'ambiance ? Combien ils y ont laissé ? Et qui a eu l'idée de faire entrer la fille dans la danse ? »

La peur allume son regard comme une torche. Autour de nous, les derricks respirent, derniers souffles de vieux bonshommes las.

Il se retourne, il veut courir, mais la peur lui emmêle les jambes. Il tombe. Je le laisse ramper sur quelques mètres. Il sanglote. Suffoque.

« Tu savais même pas comment elle s'appelait, Harry. »

Doucement, je m'approche de lui par-derrière, je passe un pied sous lui et je le retourne. Il retombe comme un bout de matière inerte et ses yeux roulent dans leurs orbites. Je le laisse regarder mon visage tout son soûl, qu'il s'imprègne de tout ce qu'il y a dessus.

« Alors, on a sommeil après sa petite histoire ? »

Le sang jaillit de sa gorge et inonde la toile de jean, le velours, le sol. Plus la moindre lueur derrière ces yeux-là. Plus la moindre lueur nulle part.

Je fouille ses poches et je trouve son fric — pour la gosse. Puis je me penche sur lui et, à l'aide du couteau, j'ouvre son ventre ravagé.

« Ça, c'était pour Angie. »

Derrière nous, les derricks réduisent tout éloge funèbre au silence.

Chapitre deux

Je n'avais pas mis les pieds à l'appartement depuis trois jours et au bureau depuis quatre. Donc, c'était pile ou face. Finalement, en descendant St. Charles, je décidai que le bureau était quand même plus près et puis, qu'est-ce que j'en avais à foutre ? J'ai fait plusieurs fois le tour du pâté de maisons. Pas une place de libre. En désespoir de cause, j'ai garé la Cad sur une zone rouge et j'ai relevé le capot. Faiblard, mais ça pouvait marcher. Il y avait eu des précédents.

La boulangerie faisait des affaires du tonnerre, mais, à l'étage, on aurait dit qu'il y avait eu un déménagement généralisé. C'était assez incongru à 2 h 15 de l'après-midi. Et puis je me suis souvenu que c'était la fête du Travail. Il faudrait peut-être que je bosse un petit peu pour célébrer ça dignement.

Je m'arrêtai devant la porte où on pouvait lire : LEWIS GRIFFIN E QUÊTES (ça faisait à peu près un an que le N s'était fait la belle ; j'enviais son sort presque tous les jours) et j'ai sorti ma clé. La porte était couverte de bouts de papier punaisés : j'avais passé une sorte d'accord avec la boulangerie pour

prendre les messages en mon absence. J'ai arraché le tout, j'ai tourné la clé dans la serrure et je suis entré dans la pièce. Le sol était jonché de courrier tombé de l'autre côté de la fente. J'ai ramassé la brassée de lettres et j'ai flanqué tout ça sur le bureau avec les messages.

Sur le bureau, il y avait un verre de bourbon à moitié plein ainsi qu'une bouteille aux trois quarts vide. Une mouche flottait dans le liquide. Après réflexion, j'ai repêché l'insecte à l'aide d'un coupe-papier, j'ai bu et je me suis versé le fond de la bouteille. Puis je me suis assis pour trier toutes les saloperies.

Il n'y avait pratiquement que ça. Des brochures, des avis d'échéance d'abonnement, des tracts religieux, trois lettres de ma banque m'informant que j'étais à découvert et me priant de passer voir Mr Whitney dans les meilleurs délais. Il y avait aussi un télégramme. Je l'ai pris, je l'ai tenu en l'air en l'examinant sous toutes les coutures. Je n'avais jamais aimé ce genre de trucs.

J'ai fini par déchirer l'enveloppe. Au-dessous de l'habituelle salade de chiffres et de lettres sans signification, il y avait un message.

TON PÈRE GRAVEMENT MALADE STOP.

TE RÉCLAME STOP.

BAPTIST MEMORIAL MEMPHIS STOP.

APPELLE VITE STOP.

TA MÈRE T'EMBRASSE STOP.

Je suis resté là à fixer le papier jaune. Il s'écoula au moins dix minutes. Nous n'avions jamais été très

proches, le vieux et moi, en tout cas, plus depuis longtemps, et voilà qu'il me réclamait. Ou alors c'était Maman qui avait rajouté ça ? Et qu'est-ce qui avait bien pu arriver, bordel ? À part un train ou un obusier, je ne voyais pas ce qui aurait pu arrêter le vieux cheval.

Je me suis levé et j'ai marché vers la fenêtre, le verre de bourbon à la main. Je l'ai avalé cul sec et je l'ai posé sur le rebord. En bas, dans la rue, une bande de gamins avaient l'air de jouer aux gendarmes et aux voleurs. C'étaient les voleurs qui gagnaient.

Je suis revenu au bureau et j'ai composé le numéro de LaVerne. À cette heure-ci, je ne m'attendais pas vraiment à tomber sur elle, mais elle décrocha à la troisième sonnerie.

« Lew ? Écoute-moi, toi. J'ai essayé de te joindre toute cette semaine. Ta mère n'a pas arrêté de m'appeler, deux, trois fois par jour. J'ai inondé la ville de messages.

— Ouais, je sais, mon chou. Désolé. J'étais parti pour affaires.

— Mais d'habitude, tu me le dis...

— J'en savais rien moi-même jusqu'à la dernière minute. » J'ai coulé un regard nostalgique vers la bouteille vide sur le bureau (un chouette mot ça, nostalgique) tout en me demandant si le drugstore d'en face serait ouvert. Je n'avais pas fait attention. « Mais me voilà et je compte sur toi.

— Qu'est-ce qui se passe, Lew ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Maman n’a rien dit ?

— Elle ne m’aurait même pas dit qui elle était si elle n’avait pas eu besoin de quelque chose.

— Mon père est malade. Je ne sais pas ce qu’il a, une crise cardiaque, une attaque, peut-être un accident. En tout cas, il a quelque chose. “Gravement malade”, c’est ce qu’a dit ma mère.

— Lew, il faut que tu montes les voir. Par le prochain avion.

— Et en guise d’argent, je me sers de quoi ? »

Elle ne répondit pas tout de suite.

« J’ai de l’argent.

— Comme dirait l’autre, “merci, mais non merci”. »

Nouveau silence.

« Un jour, ton orgueil te perdra. L’orgueil ou la rancœur, je ne sais pas ce qui aura ta peau en premier. Mais bon, ça peut être un prêt, O.K. ?

— N’y pense plus, Verne. D’ailleurs, je suis sur une affaire. »

Je commençais à me demander pourquoi je l’avais appelée. Mais qui d’autre appeler ?

« Je téléphonerai ce soir pour savoir ce qui se passe. Et je te tiendrai au courant. Reste dans les parages.

— Toi aussi, Lew. Tu sais où me trouver. Salut.

— Ouais. »

J’ai raccroché et de nouveau j’ai regardé la bouteille vide. Peut-être que Joe’s était le genre d’endroit qu’il me fallait ce soir. Peut-être que huit ou neuf heures serait le meilleur moment pour appeler. Peut-

être qu'à ce moment-là, ils sauraient quelque chose.
Peut-être qu'ils savaient déjà quelque chose.

J'ai balancé les lettres de la banque au panier et
j'ai pris le chemin de la sortie.

Quand je me suis retrouvé dans la rue, ma voiture
avait disparu.

Chapitre trois

Après être descendu récupérer ma voiture à la fourrière près du fleuve — 47,50 dollars, ils exigèrent du cash mais je réussis à leur refiler un joli chèque en bois ; ils exigèrent aussi que j'installe avant de partir la nouvelle plaque d'immatriculation 1964 que je trimballais sur le siège arrière — j'ai pris le chemin de chez Joe.

C'est à deux pas de Decatur mais vous ne trouverez jamais si vous ne savez pas où chercher. Les serveuses font toutes le tapin ; à force d'émigrer de bar en bar, elles ont fait tout le centre-ville, et elles ont fini par atterrir chez Joe et s'y installer, comme des vieux qui prennent leur retraite en Floride.

Je me suis assis au bar et Betty m'apporta un double bourbon. Je suis resté là à fumer et à descendre verre sur verre. Le cendrier était plein et le niveau de la bouteille avait sensiblement baissé quand Joe fit son apparition. Il voulait savoir si les Saints avaient leur chance. Je le lui dis. Il me répondit que c'était bien vrai.

Plusieurs filles sont arrivées du turbin : elles me jetèrent un bref coup d'œil en passant devant moi.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

Les enquêtes de Lew Griffin

LE FAUCHEUX, 1998, Folio Policier n° 599.

PAPILLON DE NUIT, 2000.

LE FRELON NOIR, 2001.

L'ŒIL DU CRIQUET, 2003.

BLUEBOTTLE, 2005.

BÊTE À BON DIEU, 2005.

Dans la collection Série Noire

Les enquêtes de John Turner

SALT RIVER, 2010.

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 567.

CRIPPLE CREEK, 2007, Folio Policier n° 585.

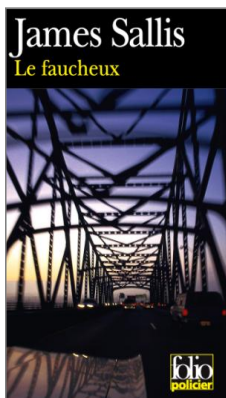
Aux Éditions Rivages

Dans la collection Rivages / Noir

DRIVE, n° 613, 2006.

Dans la collection Écrits noirs

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.



Le faucheur.
Quatre enquêtes
de Lew Griffin
James Sallis

Cette édition électronique du livre
Le faucheur. Quatre enquêtes de Lew Griffin de James Sallis
a été réalisée le 18 juin 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070439430 - Numéro d'édition : 177272).

Code Sodis : N53394 - ISBN : 9782072475634

Numéro d'édition : 245446.